

## Liberté rêvée

Je ne suis pas très proche de mes parents. Ils ont toujours quelque chose à nous reprocher. Nous, ce sont mes trois frères, ma sœur et moi. Je suis plutôt proche de ma sœur. Nous vivons tous ensemble, et depuis toujours au même endroit. J'aimerais voyager, découvrir le monde, mais mes parents ne cessent de me mettre en garde sur les dangers de l'inconnu, et de dire que je suis insouciante, et que je suis bien mieux ici qu'ailleurs... J'en ai parlé avec ma sœur ; elle m'a promis que si un jour je partais, elle viendrait avec moi.

Ce matin, il fait très froid. Je me rapproche de ma sœur le plus possible pour me réchauffer, mais j'entends maman qui m'appelle. Je refuse de venir, et une fois de plus, on commence à se disputer. Ma sœur nous écoute, elle reste muette. Je n'aime pas les querelles, alors dès que l'occasion se présente, je m'éloigne, pour me calmer, je reste seule quelque temps. Soudain, je sens que quelque chose m'attrape. Je tente de me retourner, mais une vive douleur vient me déchirer le corps, et m'immobilise le temps d'un instant. Je ne comprends pas ce qui se passe, je tente de réfléchir mais j'ai l'impression qu'on m'a sectionné un nerf, et cette atroce sensation empêche chacune de mes idées de se développer correctement. Je perçois les voix de mes parents,

celle d'un de mes frères aussi.

Je hasarde un appel au secours, en vain. Une lumière vive apparaît, et soudain plus rien. Le noir complet. Je n'aurais jamais pensé dire ça, mais j'ai peur. Moi, l'intrépide, qui rêvais d'aventures pittoresques loin de mes parents, je me retrouve dans l'obscurité, probablement un coffre de véhicule, d'après cette sensation de mouvement ; une odeur fétide rend l'air presque irrespirable, et l'angoisse qui me tenaille ne cesse de croître. Je ne sais pas combien nous sommes. Peut-être suis-je seule, ou bien sommes nous une dizaine. Je ne peux m'en faire aucune idée, je ne vois rien, je n'entends rien non plus, mis à part un bruit régulier, sourd. Rongée par le remord d'avoir désobéi à maman, de m'être éloignée, je ferme les yeux, et fais le vide.

Soudain le bruit cesse, le véhicule s'immobilise. J'ouvre les yeux, les referme instinctivement lorsqu'un faisceau de lumière aveuglante pénètre dans le coffre. J'entends des pas, quelqu'un s'approche... Je n'ose même plus respirer. Un homme m'attrape, et me dépose, à même le sol d'un endroit austère, dépourvu de toute féerie. Il me place d'une telle façon que je ne pourrai pas m'enfuir. Je n'ose toujours pas bouger. Il se relève, m'observe un instant, l'air satisfait, puis s'éloigne et me laisse gésir, transie de peur et de froid. La nuit commence à tomber, et pour la première fois je vais la passer dehors, à la belle étoile. Cette expression m'aurait fait rêver en d'autres circonstances, mais la seule chose dont je rêve tout de suite, c'est de rentrer chez moi.

Je regarde autour de moi, plusieurs silhouettes se dessinent dans la pénombre. Je crois apercevoir ma sœur, quelques corps inanimés plus loin. Un sentiment de joie, de peur, de soulagement, et d'horreur m'envahit, et dans un élan d'espoir, je me précipite vers elle, oubliant que je ne pouvais pas bouger. Je commence à me débattre, de toutes mes forces. Mon agitation soudaine éveille la curiosité de certains, qui dans un dernier effort tournent la tête vers moi pour me regarder me battre contre moi-même. Au bout de quelques minutes, je m'arrête, épuisée, haletante. Je tourne les yeux vers ma sœur, elle n'a pas bougé. Et je m'éteins sur cette dernière image, plongeant dans un sommeil profond.

Je me retrouve chez moi, le soleil haut dans le ciel brille et répand une douce chaleur, une belle journée de fin de printemps comme je les aime. J'aperçois mes parents et je me précipite vers eux, comme si l'horreur que j'avais vécue n'était qu'un grand mensonge, un simple cauchemar. Mes frères sont là, et ma sœur aussi. Je suis si heureuse de les voir ! L'herbe est encore humide de la rosée du matin et on peut écouter les chants des oiseaux. J'entends ma sœur qui m'appelle « Rose, viens voir, dépêche toi !! » Je me retourne...

Une, puis deux, et trois gouttes m'arrachent ce bonheur. Je me réveille en sursaut, frappée par une averse de pluie glacée. Ma belle journée de printemps, ma famille, ma joie... Envolées ! Mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? Je regarde l'horizon, en essayant tant bien que mal de me

protéger, puisque de toutes façons je n'ai aucun moyen de m'abriter. Je me résigne à laisser les gouttes s'écraser lourdement sur moi, puis ruisseler jusqu'à atteindre le sol, en emportant chaque fois un peu plus avec elles l'espoir qu'il me reste de rentrer chez moi. Dans un soupir, je me recroqueville sur moi-même, et je reste sans bouger, à attendre que la toute première giboulée de ma vie s'arrête. C'est drôle comme le temps peut parfois paraître une éternité alors qu'il passe d'habitude si rapidement.

Je repense à papa, qui venait me voir quand, lors des averses, je regardais de l'intérieur les gouttelettes de pluie se poser sur le carreau, puis glisser le long de la paroi lisse pour terminer leur course folle dans une petite flaque qui prenait forme au sol, juste au dessous. Il savait bien que je voulais sortir, et à chaque fois il me disait :

« Tu sais ma petite Rose, je connais la pluie moi. C'est pas agréable, ça peut être dangereux aussi, on veut seulement vous protéger... »

Et moi je le regardais, sans rien dire. Puis il restait auprès de moi jusqu'à l'apparition du soleil.

J'ai toujours pensé qu'il ne disait pas la vérité, juste pour que je ne sorte pas. Mais je me trompais. Je me suis toujours trompée.

Je ne sais pas combien de temps j'ai attendu là, perdue dans mes souvenirs. Assez pour que les nuages disparaissent. Quelques rayons de lumière ont fait leur apparition, et traversent l'air, hésitants. Le sol tout au tour de moi est jonché d'une fine couche d'eau, qui, en trop grande quantité, n'a pas encore été

absorbée par les entrailles de la Terre. Je me redresse tant bien que mal, ankylosée à cause de la position dans laquelle je suis restée un peu trop longtemps. Je cherche ma sœur du regard, vers l'endroit où je l'ai aperçue la nuit passée. Mon regard se pose sur la silhouette qui a attiré mon attention la veille, restée immobile. Elle me paraît soudainement à la lumière du jour bien moins familière. À mon grand soulagement, je me rends compte que ce n'est pas ma sœur. Elle n'aura pas vécu ce cauchemar. Mais malgré cette sensation d'apaisement, je ressens une légère déception : je suis indéfiniment seule. Enfin, presque. Nous sommes une dizaine retenues ici, mais j'estime que notre situation n'est pas la meilleure pour faire de nouvelles rencontres.

Voilà plusieurs jours maintenant que ma vie a basculé. Je ne sais pas combien exactement, puisque la faim, la fatigue et cette angoisse constante, oppressante, me font perdre un peu plus chaque jour la notion du temps. L'espoir de pouvoir un jour retrouver les miens ne sera bientôt plus qu'un souvenir... Des hommes, des femmes, des enfants passent continuellement devant nous, indifférents, sans nous prêter aucune attention, sans même nous apercevoir. Comme si nous n'existions pas, comme si personne n'avait la capacité de nous voir. Ma peine et ma culpabilité sont devenues désarroi et haine, envers moi-même et envers le monde, envers ceux qui m'ont amenée ici et tous ceux qui sont passés devant nous sans même nous adresser un seul regard. Une légère brise fait virevolter devant moi une

feuille libre depuis peu, avant de l'emporter au loin, vers la liberté. Cette liberté dont j'ai rêvé et que je n'aurai jamais plus. Je n'ai pas bougé depuis plus d'une semaine. Je fixe l'horizon, au bord des larmes, et je laisse un sentiment de nostalgie m'envahir peu à peu. Je me revois jeune, avec mes frères et ma sœur, refaisant le monde à la lumière des étoiles le temps d'une soirée. On s'imaginait vivre dans un endroit merveilleux, avec une herbe d'un vert éclatant, et des centaines de fleurs différentes, aux couleurs toutes plus majestueuses les unes que les autres. Un soleil brillant de mille feux et des oiseaux chantant pour partager leur joie de voir enfin l'arrivée du printemps, une douce odeur flottant dans l'air, de l'aube à l'aurore, et des éclats de rire parvenant jusqu'à nous : des rires d'enfants comblés.

Je me revois courir vers mes parents, vive et pleine de joie, pour leur annoncer que j'avais accompli un exploit. Ou pour leur dire que je les aimais. Je nous revois heureux, unis. Je me demande s'ils m'ont cherchée, si ma disparition les afflige. J'accepterais de tout donner pour revenir en arrière. Pour ne jamais avoir connu cet enfer. Je me rappelle la complicité que j'avais avec ma sœur, une entente fusionnelle, comme jamais. Je me rappelle nos joies, nos peurs, nos promesses, nos échecs et nos victoires, tous ces petits détails qui contribuaient à faire mon bonheur. Je repense à tous les projets que nous avons, que nous nous étions promises de réaliser un jour, tout un monde à découvrir, mais qui restera pour moi à jamais un mystère. Ma mémoire, mélancolique, ravive autant

de souvenirs qu'elle ne peut en avoir. Un doux crachin vient rafraîchir l'air. Le ciel se met à pleurer lui aussi. Je balais du regard mon infâme prison. Les gens devant moi précipitent le pas, pour aller s'abriter. Bientôt le site est désert, seules quelques feuilles jaunies par le temps et portées par la brise animent la scène. Une éclaircie défie les quelques gouttes, laissant apparaître un arc-en-ciel. Je suis lasse de la monotonie de mon quotidien. Je suis spectatrice d'un monde dans lequel j'aurais pu vivre, dans lequel j'aurais dû vivre. Au loin j'entends un rire, un rire d'enfant qui se rapproche de plus en plus. Je vois apparaître un petit garçon, de six ou sept ans environ, seul. Il s'arrête devant nous, puis nous observe calmement, presque tendrement. C'est peut être la première fois depuis que nous sommes ici que quelqu'un nous prête attention ! Il a les yeux bleus, d'un bleu azur, plus bleu encore que le plus beau des ciels. Et son regard pétillant ne peut nous offrir qu'un peu de bonheur. Un sourire apparaît sur son visage. Il nous analyse, une par une, puis soudain s'approche de moi. Je ne m'attendais pas à cette réaction et me renferme instinctivement comme pour me protéger. Il s'arrête. Je regarde dans sa direction, essaie de me détendre. Il tente une nouvelle fois de m'approcher : je ne bronche pas. Je le sens m'attraper, et me tirer de toute sa force de petit angelot. Tout à coup je ressens une vive douleur, puis je me vois m'éloigner de l'endroit où je suis restée presque immobile pendant si longtemps. Une joie immense m'envahit, l'espoir de rentrer chez moi également ! Mais je me

rends rapidement compte que je ne peux pas bouger. Non pas parce que l'enfant me tient fermement mais parce que je ne sens plus rien en moi, je me sens partir peu à peu, comme si j'étais en train de perdre le contrôle de moi-même. L'enfant commence à courir, en essayant de me tenir tant bien que mal dans ses petits bras. Je ne sais pas où il m'emmène, mais pour être honnête cela m'est totalement égal, puisqu'il m'éloigne de l'enfer.

Il s'arrête devant une grande femme, aux cheveux aussi blonds que lui. J'imagine que c'est sa mère. Elle le regarde avec tendresse, puis pose ses yeux sur moi. Elle tend le bras et m'attrape, regarde de nouveau son fils et lui murmure dans un sourire : « Elle est magnifique cette rose mon chéri, merci beaucoup. C'est une des fleurs qui ont été transplantées la semaine dernière ? Allons tout de suite la mettre dans un vase pour qu'elle ne meurt pas ! » Et sur ces derniers mots, elle lui dépose un baiser sur le front, avant de le prendre par la main pour entamer le chemin du retour. Sur ces derniers mots également, je repense à mes parents, à mes frères et sœurs que je ne reverrai plus, et puis à toute l'horreur de ma transplantation, et enfin à cet enfant qui m'a offert de l'espoir, en me délivrant. Je suis faible, et je sais que je n'en ai plus pour très longtemps ; mais maintenant j'ai la chance de me dire qu'enfin je suis libre.